qui règnent en Allemagne et je tiendrais pour une absurdité le conseil de refuser ma voix au budget militaire de la Suisse ». Ainsi a parlé M. Greulich. C'est pitié qu'il n'ait pas eu aussi l'occasion de développer à Olten les conclusions d'une étude qu'il publiait sur l'abus des grèves, à l'heure où les maçons de Genève commençaient à se demander pourquoi ils avaient quitté leur travail sans user des moyens de discussion préalable que leur assure une loi votée par toute la députation socialiste de leur canton. M. Greulich aurait informé ses auditeurs qu'une grève n'est pas justifiée tant qu'un examen sérieux de l'état du marché n'en révèle pas l'urgence; qu'aucune revendication ne doit être présentée aux patrons sans qu'elle soit fondée à la fois en droit et en opportunité; qu'aucun secours ne doit être alloué aux grévistes coupables d'indiscipline, etc., etc. Et ces avis auraient fourni aux témoins impartiaux l'occasion d'une comparaison intéressante entre les deux tendances contraires de la démocratie socialiste en Suisse. Du moins peut-on tenir pour certain — sans sortir des limites assignées aux débats d'Olten — qu'elle nourrit une confiance ingénue dans l'efficacité de la méthode évolutive. Elle n'est pas encore mûre, ou elle ne l'est plus, pour la prédication révolutionnaire.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Le nouveau secrétaire d'Etat du Saint-Siège

La *Tribuna* croit savoir que le pape a fait parvenir à Mgr Merry del Val l'avis qu'il le créera cardinal dans le Consistoire du 9 novembre, et qu'il le nommera ensuite secrétaire d'Etat, poste occupé si longtemps auprès de Léon XIII par le cardinal Rampolla.

Mgr Merry del Val descend d'une ancienne famille espagnole. Son père a rempli les fonctions d'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège; sa mère est d'origine anglaise. Lui-même a été pendant quelque temps délégué apostolique au Canada. En 1899, il fut appelé par Léon XIII à la direction de l'Académie des nobles ecclésiastiques, où se prépare le personnel des nonciatures, de la secrétairerie d'Etat et des bureaux pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires. Mgr Merry del Val réorganisa entièrement cette grande école de la diplomatie pontificale. Dans le consistoire du 19 avril 1900, le pape le préconisa archevêque titulaire de Nicée.

Il n'a que trente-huit ans.

Russie et Japon

En attendant la création du ministère d'Extrême-Orient dont il a été parlé, le tsar vient de réunir un comité spécial consultatif dont font partie les ministres de l'intérieur, des finances, des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, le gouverneur de l'Extrême-Orient, amiral Alexeïef et certaines personnalités compétentes désignées par le tsar. Ce comité reste purement consultatif et ne saurait avoir les caractères d'un conseil de guerre.

Alsace-Lorraine

L'officieuse *Strassburger Post*, dans un entrefilet, dément la nouvelle donnée par le *Temps*, concernant l'établissement d'une clôture de grilles tout autour de Metz.

En dépit des dénégations intéressées de l'organe officieux, nous maintenons l'exactitude matérielle de notre information, tout en faisant remarquer que le *Temps* n'a pas indiqué d'une manière positive l'usage auquel cette enceinte pouvait être destinée.

L'article du 14, en effet, débutait en ces termes réservés : « On ne sait trop dans quel but l'autorité militaire fait entourer la ville de Metz d'un cercle de fortes grilles... »

Ajoutons que tous les journaux de Metz ont parlé de l'établissement de cette grille et en ont constaté matériellement l'existence et les travaux y relatifs.

Voici, en effet, en quels termes s'exprime à ce sujet, le journal messin le *Lorrain* :

> Depuis plusieurs mois déjà, on peut rencontrer en ville des voitures lourdement chargées de grilles en fer d'une construction spéciale et peintes au minium. Ces grilles sont destinées à entourer la place d'une clôture continue. Cette clôture part du fort de Queuleu et a été continuée dans la direction du fort Saint-Privat. Elle est interrompue seulement au passage des routes où seraient établies les entrées faisant l'office de portes. Les travaux et les fournitures ont été confiés à plusieurs maisons de Metz et de Devant-les-Ponts.

Allemagne

L'empereur a fait élever à la mémoire de son père, l'empereur Frédéric III, et de sa mère, l'impératrice Frédéric, deux monuments à Berlin, sur l'allée Unter den Linden, près de la porte de Brandebourg. L'inauguration a eu lieu, hier, en présence de Guillaume II, de l'impératrice et de tous les princes et princesses royales de Prusse.

Après que le voile recouvrant le monument fut tombé, l'empereur y a déposé la première couronne. La cérémonie s'est terminée par une parade militaire dans laquelle figuraient tous les fils de l'empereur dans la première compagnie du 1er régiment de la garde à pied.

Au déjeuner qui a eu lieu au château impérial après l'inauguration, l'empereur a prononcé un discours dans lequel il a déclaré qu'il ne croyait pas pouvoir mieux rappeler la mémoire et les vertus de ses parents qu'en lisant quelques phrases de reconnaissante affection et de vénération profonde pour les défunts, écrites par le docteur Hinzpeter, conseiller intime, dont voici le résumé :

> Le docteur Hinzpeter rappelle le destin tragique de l'empereur et les souffrances de l'impératrice Frédéric. Il les signale comme s'étant particulièrement distingués dans une génération de tendances idéalistes, par leur enthousiasme pour un plus libre développement de toutes les énergies et une plus complète expansion de la vie populaire. C'est pourquoi ce noble couple commence à juste titre, à la suite des margraves, des princes électeurs et des rois, la lignée nouvelle des empereurs à qui sont réservés des devoirs plus hauts qu'à leurs devanciers.
>
> Pour remplir ces devoirs, ils ont jugé qu'un élan plus sublime, un idéalisme plus puissant étaient nécessaires. Ils sont là au premier rang, illustres représentants de la jeunesse mystique et généreuse de l'empire d'Allemagne, personnifications éclatantes de l'enthousiasme intellectuel dont doivent être animés les empereurs allemands, pasteurs de la plus noble nation civilisée qui soit sur terre. Aussi, ces statues de marbre, malgré leurs masques de martyrs, seront d'un heureux présage pour l'avenir de l'empire et de la patrie.

Cette lecture terminée, l'empereur a invité les assistants à vider en silence leurs verres à la mémoire des défunts.

⁂ Nous avons annoncé que les deux derniers fils de l'empereur Guillaume ont fait leur première communion à Potsdam. Après la cérémonie, au dîner qui a été offert au château, Guillaume II a prononcé l'allocution suivante :

> C'est avec raison que votre aumônier vous a dit, dans son magnifique discours, que vous devez chercher à devenir des personnalités. C'est là, à mon avis, la règle de conduite capitale pour des chrétiens dans la vie journalière. Les paroles humaines n'ont pas la puissance des paroles du Sauveur; jamais de nos jours une parole humaine n'a été assez forte pour enthousiasmer, comme l'a fait autrefois le Christ, toutes les races et tous les peuples au point de les amener même à mourir pour le Sauveur. Ce miracle ne peut s'expliquer que par ce fait que ses paroles sont des paroles de vie éternelle.
>
> Toute vie humaine, et surtout toute vie consciente et laborieuse a son point d'appui dans l'imitation du Seigneur.
>
> Je vous le conseille de tout cœur, travaillez, travaillez sans relâche; c'est là l'essence de la vie chrétienne. Celui-là est cruellement puni qui mène une vie oisive. Si vous faites tous vos efforts pour remplir de votre mieux la tâche qui vous incombe et pour devenir des personnalités, à l'imitation du Sauveur, vous aurez accompli ce qu'on attend de vous.

⁂ La police a fait irruption dans les bureaux d'un journal anarchiste imprimé à Berlin et appelé *Neues Leben* (la *Nouvelle Vie*). Elle a confisqué tous les exemplaires d'un numéro contenant un article intitulé « Empereur du Sahara »: M. Knobel, rédacteur en chef du journal, a été arrêté sous l'inculpation de lèse-majesté.

Angleterre

Le cabinet anglais se trouve aujourd'hui au complet. M. Balfour vient de signer la nomination de M. Charles Scott Dickson au poste de lord avocat pour l'Ecosse, et de M. David Dundas comme solicitor-général également pour l'Ecosse.

M. Charles Scott Dickson est âgé de cinquante-trois ans, et natif de Glasgow, il a appartenu au barreau de cette ville jusqu'en 1896, où il fut nommé solicitor général pour l'Ecosse.

Il est membre conservateur du Parlement pour une des circonscriptions de Glasgow.

M. David Dundas est âgé de quarante-neuf ans et a exercé la profession d'avocat dans sa ville natale, Edimbourg, depuis 1878. Il s'est beaucoup occupé d'éducation et fut l'un des assesseurs du marquis de Dufferin, à l'Université d'Edimbourg. Il fut battu aux élections de 1900 où il se présentait comme candidat conservateur dans la circonscription de Linlithgowshire. Il est, comme le premier ministre et plusieurs membres du cabinet, un amateur de golf enthousiaste.

Espagne

Les fêtes continuent à Saragosse pendant le séjour du roi Alphonse XIII, qui a visité l'Université, les hôpitaux et les casernes, et a assisté à une revue militaire, à une procession et à une course de taureaux.

⁂ Au Ferrol deux cuirassés anglais de première classe, le *Prince George* et le *Hannibal* sont entrés en collision au cours d'une manœuvre qu'ils exécutaient avec leurs feux éteints. Ils ont dû suspendre la manœuvre et retourner au Ferrol avec l'aide des autres navires de l'escadre.

Les dégâts éprouvés par le *Prince George* sont très sérieux; ceux du *Hannibal* son insignifiants.

Russie

La princesse Victoria, divorcée depuis 1901 avec le grand-duc de Hesse-Darmstadt, vient de se fiancer avec le grand-duc de Russie Cyrille, fils du grand-duc Vladimir.

La princesse Victoria est la fille de feu le duc Alfred de Saxe Cobourg-Gotha (duc d'Edimbourg), et la sœur de la princesse héritière de Roumanie.

Affaires de Chine

Les nouvelles de Mandchourie sont sans importance.

D'une part, on mande de Port-Arthur que les Tongouses ont attaqué la ville de Bodone, sur le Soungari et qu'un détachement de cosaques a été envoyé comme renfort. Et, de l'autre, le gouvernement chinois du Chan-Si annonce que le général Tung Fou Siang a attaqué les Russes en Mongolie.

Il s'agit sans doute de quelque bagarre avec les postes russes chargés de surveiller la ligne Ourga-Kalgan.

Les Tongouses sont les bandes d'anciens soldats chinois ou de brigands de profession qui n'ont jamais cessé de désoler la Mandchourie. Tung Fou Siang est le général de triste mémoire qui dirigea les attentats de Pékin, fut banni en Mongolie et y joue au potentat.

A Pékin, la tentative contre la légation britannique se réduit, après enquête, à un simple vol de munitions, commis, croit-on, par des domestiques chinois. Les voleurs ont emporté plusieurs accessoires de canons de 4, 7, mais ont abandonné l'appareil détonateur à l'extérieur de la poudrière. Toutes les pièces volées ont été retrouvées dans des boutiques chinoises où elles avaient été vendues par les malfaiteurs.

Maroc

On mande de Tanger au *Times* que les tentatives pour percevoir les impôts dans le Sud ont eu le résultat prévu. Plusieurs tribus ont chassé les gouverneurs, détruit et brûlé leurs résidences.

La situation n'a pas changé; l'armée reste inactive et nécessite des frais importants.

Afrique du Sud

Une dépêche du Transvaal annonce qu'on a inhumé samedi, au cimetière de Heidelberg, les restes du général Spruyt et du commandant Kuegler, tués pendant la guerre, et qui avaient été ensevelis à cette époque dans le veld. De même, on commence à exhumer de tous côtés les restes des héros tombés sur les champs de bataille pour les réunir dans les villes. A la cérémonie à Heidelberg, le général Botha et plusieurs autres chefs de combattants étaient présents et ont prononcé des discours glorifiant la mémoire de ceux qui tombèrent pour la patrie.

États-Unis

Sam Parks, le délégué du syndicat des ouvriers du bâtiment et le meneur des récentes grèves de cette corporation, qui avait été arrêté récemment pour chantage et extorsion de fonds puis relâché de nouveau, faute de preuves suffisantes, est sous le coup d'une nouvelle arrestation.

En même temps que lui sont compromis plusieurs chefs ouvriers, un avocat et un homme d'affaires bien connu, à la suite des aveux d'un ouvrier poursuivi pour faux témoignage.

De ses révélations, il résulterait que Sam Parks et d'autres leaders du syndicat exploitaient un vaste système de chantage dont tous les patrons de l'industrie du bâtiment auraient été plus ou moins les victimes. Un de ces derniers, M. Stokes, aurait été dépouillé de la sorte de 250,000 francs au cours de la construction de l'hôtel Ausonia, par les manœuvres de Sam Parks et de ses amis qui battaient monnaie avec les grèves ou les menaces de grèves.

L'attorney du district de New-York, M. Jérôme, se dispose à mettre de nouveau en accusation Sam Parks, dont la carrière de leader ouvrier et le rôle de « martyr du capital », qui lui valait le mois dernier une manifestation monstre des ouvriers de sa corporation, paraissent aujourd'hui terminés.

⁂ D'après une dépêche du *Times*, l'état-major américain a décidé d'envoyer des agents dans l'Amérique du Sud pour y étudier la situation de ces Etats au point de vue militaire.

Cette mesure est fondée sur la conviction que le prochain conflit dans lequel seront entraînés les Etats-Unis portera sur le maintien de la doctrine de Monroë.

Les autorités des Etats-Unis ont été informées que certaines puissances européennes, une surtout, recueillent des informations militaires dans ces régions, ce qui aurait inspiré l'initiative de l'état-major américain.

◆

PROMENADES ET VISITES

IMPRESSIONS DES SOUVERAINS

De quelle visite vous parler aujourd'hui, sinon de celle qui vient d'occuper Paris et la France entière ? Ne nous a-t-elle pas procuré, d'ailleurs, l'agréable occasion de faire de nombreuses promenades? L'actualité nous offre une matière fertile : on ne se refuse pas ses présents.

J'ai cherché, dès le premier jour, à recueillir les impressions de nos augustes hôtes. J'ai vu des personnes qui, par leur qualité et le rôle qu'elles ont joué durant les fêtes, se sont trouvées les confidents des souverains.

Le roi désirait beaucoup ce voyage de Paris, mais il l'appréhendait un peu. Quelle serait l'attitude de la population ? Certes, l'accueil officiel ne manquerait ni de sincérité, ni de cette fine fleur de politesse dont le Français pare ses paroles, mais, derrière le décor brillant de la réception, quels accents auraient les acclamations, quels sentiments animeraient ce peuple si prompt à s'abandonner ou à se reprendre ? On n'affronte pas sans anxiété le jugement de Paris. Paris exerce sur tous les grands de la terre, rois couronnés ou princes de la pensée, un attrait puissant. Le conquérir, c'est remporter la plus douce des victoires.

Victor-Emmanuel s'était assuré cependant que la France souhaitait autant que lui cette visite. C'était au moment des cérémonies pour le centenaire de l'Académie de France à Rome. Un nombre assez important de nos compatriotes fut reçu alors et invité au Quirinal; d'autres eurent l'honneur d'être présentés au roi. Et le jour où Leurs Majestés vinrent pour quelques heures à la villa Médicis, ils firent, pour ainsi dire, leur premier voyage en France. C'est de ce jour que date la volonté du jeune souverain, très touché des marques de respectueuse sympathie qu'on lui avait prodiguées, d'en entreprendre un second, non plus sur les rives du Tibre, mais sur les bords de la Seine. Il aurait pu comprendre son séjour parmi nous dans la visite au roi d'Angleterre et s'arrêter à Paris en se rendant à Londres. Par deux fois, il a exprimé son intention expresse de venir en France pour la France elle-même, pour elle seule. Bien mieux, au moment des seconds pourparlers, il a demandé à la reine de l'accompagner. Cinq jours d'ovations ont dit au roi à quel point Paris appréciait cette délicate pensée.

Le comte de San Martino, président de l'Académie de Saint-Luc, qui a contribué pour une grande part à donner au passage de M. Chaumié à Rome un éclat vraiment exceptionnel et qu'un heureux hasard a mis sur mon chemin, m'a rapporté quelques détails de bonne source.

« Le comte Gianotti, le préfet du palais, m'a appris que Leurs Majestés étaient très émues à l'arrivée. Je ne parle pas de la réception à la descente du wagon, qui a été du reste très cordiale, mais de l'entrée dans Paris même. Quand les souverains, au sortir de la gare, ont aperçu, sur la place de la station, derrière les haies de soldats, cette foule joyeuse qui agitait des mouchoirs et poussait de frénétiques vivats, ils ont légèrement pâli. La reine a eu comme un éblouissement. Puis, le long de ces avenues incomparables, faites pour des cortèges royaux, ce furent, sans interruption, des acclamations enthousiastes. La reine, revenue de son émotion, était émerveillée de voir des masses aussi denses de spectateurs sur tout le parcours. Et le trajet n'est pas court! A Rome, lorsque nous recevons un hôte royal, l'itinéraire que suivent les carrosses de la cour ne permet pas de déployer une pareille mise en scène. Il n'y a pas loin de la gare au Quirinal. »

J'ai assisté moi-même à l'entrée de souverains dans la Ville Eternelle et récemment à celles d'Edouard VII et de Guillaume II. La procession royale est fort bien ordonnée et forme un spectacle pittoresque : les calèches attelées à la daumont sont conduites par des piqueurs qui revêtent la tunique rouge de la maison du roi; les perruques à marteaux, poudrées, tranchent sur le noir brillant des chapeaux haute forme. Les chevaux sont magnifiques. Victor-Emmanuel, plus encore que son père, porte sur ses écuries une attention spéciale. A la différence de Paris, où le cortège officiel se rend directement de la gare à la résidence royale, à Rome il s'arrête quelques instants sur la place des Thermes, à l'Exèdre, afin que le syndic souhaite la bienvenue au nom du « Sénat et du peuple romains ». Des députations municipales, avec des bannières somptueuses, se rangent près de la Via Nazionale, et c'est entouré de cet appareil de cérémonie que le premier magistrat de Rome s'avance pour lire son adresse. L'approche du roi d'Italie est saluée par une sonnerie éclatante de trompettes, ou plutôt de buccins dont les notes aiguës et stridentes déchirent l'air. Cette sonnerie, d'un mouvement fort vif, précède la marche royale jouée, elle aussi, sur un rythme très allègre. Victor-Emmanuel a été frappé de la grave lenteur qu'ont donnée partout nos musiques ou nos orchestres à l'hymne italien. Serait-ce l'habitude d'exécuter le chant national russe ? Leurs Majestés ont paru surprises également, au gala de l'Opéra, de n'entendre ni applaudissements ni vivats à leur entrée dans la loge d'honneur. On assiste, aux galas italiens, à de bruyantes et chaleureuses manifestations. Chaque hymne national est applaudi vivement par les spectateurs debout, tournés vers la loge royale.

Par contre, dans la rue, le peuple romain ne se livre pas à des transports exagérés. Il regarde plutôt avec indifférence. Ce peuple en a tant vu des événements et des hommes depuis des siècles! Sur le passage d'un souverain, les descendants de ces citoyens qui ont salué les légions à leur retour de Gaule ou d'Asie; qui ont été de tous les « galas » de Néron ou d'Héliogabale; à qui les empereurs faisaient des loisirs et des rentes; qui ont vu enfin le siège du château Saint-Ange et les croix d'or ou d'argent devenir des armes de guerre, ces descendants impassibles disent : *Voilà un César qui passe! Encore un César de passé!*

Il leur faut du nouveau pour s'émouvoir. Que de fois ne m'a-t-on pas répété : « Lorsque M. Loubet viendra à Rome, vous verrez qu'on l'acclamera sur le mode ancien. On réveillera les échos de la vieille Rome. »

C'est ce que pense Don Prospero Colonna, que j'ai rencontré ces jours derniers. Le syndic, qui a l'honneur de dater ses édits du Capitole, m'a parlé en termes émus des fêtes parisiennes.

« Je ne saurais trop vous exprimer ma joie d'être le témoin de si réconfortantes manifestations. Nous sommes satisfaits et ravis. Certes nous savions que Paris ne manquerait pas à ses traditions d'hospitalité cordiale et généreuse, mais ce que nous voyons dépasse notre attente. Mes collègues, les édiles parisiens, me comblent d'attentions et de prévenances. Je ne sais si j'exercerai encore mes fonctions lorsque le président de la République rendra au roi sa visite, mais, si j'ai le bonheur d'être syndic de Rome, je ferai de mon mieux. Nous n'oublierons jamais ces journées désormais mémorables, et nous tâcherons, à notre tour, que Rome reçoive la France comme Paris traite aujourd'hui l'Italie. »

La suite du roi a remarqué combien Sa Majesté, qui ne se plaît guère d'ordinaire aux soirées d'apparat et qui n'a pas un goût très vif pour les spectacles, la musique ou le théâtre, avait paru prendre un réel plaisir aux divertissements qu'on lui a offerts. De même Victor Emmanuel qui ne recherche guère la société des femmes et ne se met pas en frais pour elles — la conversation aimable, sur des riens ne l'attire pas beaucoup — s'est montré vis-à-vis de toutes celles qui l'ont approché durant son séjour parmi nous, d'une humeur enjouée et charmante. Ce changement n'a point passé inaperçu.

La reine, d'une nature plus expansive, n'a cessé en toutes circonstances d'exprimer les sentiments qu'elle éprouvait. On savait qu'elle n'aime rien tant que d'entendre parler de ses enfants. Aussi dès qu'en entrant dans sa chambre, au palais d'Orsay, elle a vu les photographies de ces chers petits êtres, elle a remercié Mme Delcassé, avec effusion, de sa touchante pensée.

Plusieurs fois par jour, elle recevait des nouvelles de San Rossore sur les princesses Yolande et Mafalda. La présence et la conversation des enfants a toujours pour elle beaucoup d'attrait. Au déjeuner de l'Elysée, tandis que le roi chassait à Rambouillet, on lui a présenté le jeune fils du président. Elle l'a accueilli gaiement et l'a questionné avec intérêt. Et quand, à la fin du repas, le jeune Loubet est venu offrir à la reine un bouquet de fleurs, elle s'est montrée très touchée de ce galant et juvénile hommage.

Elevée très simplement, la reine Hélène préfère la vie d'intérieur, familiale, aux grandes solennités, mais elle sait faire son métier de reine noblement.

Elle apprend vite et bien ce qu'il importe qu'elle sache. Son père a veillé à son instruction et a cultivé ses penchants artistiques. Elle joue du violon, dessine et peint avec beaucoup d'agrément. Du temps qu'elle était princesse de Naples, elle s'amusait à copier des toiles de maîtres. Fort simplement, elle montrait les essais de son pinceau. On se rappelle certaine copie de Meissonnier, je crois, qui avait été très réussie.

Il n'est donc pas étonnant que la reine Hélène garde parmi les meilleurs souvenirs de son voyage, celui de sa visite à Versailles et au Louvre. Versailles lui a plu infiniment. Elle en a saisi le caractère et la majestueuse beauté. Ni le roi ni la reine ne connaissaient la résidence de Louis XIV.

En parcourant les grands appartements, la reine a dit à M. de Nolhac :

« Ces salles me rappellent Caserte ».

La comparaison était fort juste : le palais des rois de Naples reste une des meilleures imitations de Versailles. Plus tard quand les eaux ont joué, Sa Majesté de s'écrier :

« Me voici à Peterhof ; mais Peterhof n'offre pas un spectacle aussi grandiose. »

Ce jour-là la reine, qui était d'humeur plus communicative encore que d'habitude, a fait quelques confidences aux personnes qui l'entouraient.

— J'aime visiter les expositions de peinture. J'y vais souvent à Rome. Malheureusement mon temps est limité et il me faut partir quand « ça devient intéressant ». J'ai toujours une quinzaine de personnes qui m'accompagnent et qui approuvent et répètent tout ce que je dis. Jamais la moindre critique. Si j'expose un jour, j'aurai sans conteste la médaille d'honneur. »

Les appartements de Marie-Antoinette ont retenu assez longtemps Sa Majesté :

— Comme c'est gentil ici, a-t-elle remarqué. C'est petit comme chez moi. Voici des livres, mais ceux-ci ne se lisent pas.

La reine montrait en effet la bibliothèque « en peinture » représentée sur les murs du cabinet.

Elle s'est longuement arrêtée devant le coffret qui contenait la layette de l'enfant royal qui fut Louis XVII. Enfin les tableaux du dix-huitième siècle, et notamment les Nattier, lui ont arraché des cris d'admiration.

Le roi a marqué sa préférence pour la galerie des batailles. La topographie des batailles de Magenta et de Solférino, due à Jumel de Noireterres, lui a permis de montrer à quel point il était familier avec les moindres mouvements de ces rudes journées. Il interrogeait le président sur les uniformes, et M. Loubet répondait avec une exactitude qui a frappé les professionnels, je veux dire les vieux généraux présents.

Devant le tableau représentant la bataille de Palestro, la reine s'est tournée vers le général Ponzio-Vaglia :

— Vous y étiez, général ?

Le général y était, en effet, et avait le grade de capitaine d'artillerie.

La visite au Louvre n'a pas moins intéressé la reine. Elle avait grande envie de connaître notre musée Au printemps dernier, M. Bonnat, qui se trouvait à Rome pour les fêtes de la villa Médicis, fut invité à la cour. Le maître et la royale élève parlèrent peinture, naturellement.

« Quand je viendrai à Paris, j'aurai un vif plaisir à visiter le Louvre », dit Sa Majesté à M. Bonnat.

La reine a tenu parole, et c'est sous la conduite de son hôte du Quirinal qu'a eu lieu la visite artistique.

J'ai dû célébrer à ma manière la semaine italienne. Je ne le regrette point, mais j'avoue que le rôle d'historiographe n'est pas dans les habitudes courantes des gazettiers contemporains. On ne vend plus aujourd'hui de plumes pour la rédaction du *Mercure galant* et je ne me sens pas la vocation pour remplir avec succès les importantes fonctions de celui que Donnay, au temps où il tenait le sceptre de l'à peu près, aurait baptisé l'Autre Dangeau.

JOSEPH GALTIER.

◆

LE DÉPART DES SOUVERAINS ITALIENS

LE RETOUR EN ITALIE

Le train qui ramenait les souverains italiens à Pise, est arrivé à Dijon, hier, à neuf heures vingt-neuf du soir.

Le service d'ordre était le même que pour l'arrivée. Dans la cour, les dragons du 26e et des gendarmes à cheval; sur le quai, un bataillon du 27e d'infanterie et la musique.

Le préfet, le procureur de la République, le général Joly, tous en civil, sont les seuls personnages présents.

La musique joue l'hymne national italien.

Le roi, en petite tenue de général d'infanterie, se tient à la portière et salue. Le wagon de la reine est hermétiquement fermé. Le train stoppe. La mission française descend et va prendre congé de Victor-Emmanuel.

Pendant qu'on change de machine et qu'on retire les wagons français, Victor-Emmanuel cause familièrement avec le général Dalstein.

Le roi remercie les membres de la mission française et, à 9 h. 50, avec 18 minutes de retard, le train repart dans la direction de Bourg.

La musique du 27e joue l'hymne italien. Les officiers saluent le roi qui, tout souriant et toujours debout à la portière, leur rend leur salut.

On télégraphie de Modane que le train royal y est arrivé ce matin à 5 h. 55.

Le haut personnel de la Compagnie du Paris-Lyon-Méditerranée remet ce train au personnel italien. Le commandeur Lampugnani, chef de l'exploitation, et le commandeur Porta en prennent la direction. M. Paoli, commissaire spécial du ministère de l'intérieur, cède sa place au commandeur Sessi et au chevalier Rossi, de la Sûreté italienne.

Le train est reparti exactement à l'heure prévue : 6 h. 20. Les souverains ne se sont pas montrés. La gare était rigoureusement fermée au public. Sur le quai se trouvaient seulement quelques personnalités françaises et italiennes.

Il n'y a eu aucun incident.

A partir de Modane, les souverains italiens voyagent incognito.

Le train royal a été dirigé sur San Rossore et Pise.

Au départ de la gare des Invalides, MM. Dervillé, président du conseil d'administration, et Noblemaire, directeur de la Compagnie P.-L.-M., avaient pris place dans le train royal, afin d'accompagner le roi et la reine d'Italie jusqu'à Dijon. Mais à l'arrivée à la gare de Bercy, le roi, en les remerciant de leur courtoise attention, a gracieusement insisté pour qu'ils ne s'imposent pas les fatigues de ce voyage, et MM. Dervillé et Noblemaire sont descendus de train, ainsi que le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie.

DÉCORATIONS ITALIENNES

Après la revue, et avant de venir à l'Elysée, le roi avait fait remettre des décorations aux généraux et à un très grand nombre d'officiers. C'est ainsi que, notamment, les généraux Florentin, Faure-Biguet et Pendezec ont reçu le grand-cordon de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare; le général Percin et les généraux de division, la grand-croix de la Couronne d'Italie; les généraux de brigade, la croix de commandeur de la Couronne d'Italie ou de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare avec plaque; les colonels, la croix de commandeur de la Couronne d'Italie; les chefs d'escadron, de bataillon, la croix d'officier de la Couronne d'Italie.

HOMMAGE A LA REINE

A l'issue de la cérémonie militaire de Vincennes, le ministre de la guerre a offert, au nom de l'armée française, une gerbe de fleurs à la reine d'Italie.

Le général André en a également offert une à Mme Loubet.

Ces gerbes de fleurs portaient les inscriptions : « L'armée française à S. M. la reine d'Italie », et « L'armée française à Mme Loubet ».

ADRESSES ET MANIFESTATIONS

M. Deville, président du Conseil municipal, Bellan, syndic, Bussat et Barillier, membres du bureau, ont offert, hier, dans un restaurant des grands boulevards, au retour de la revue de Vincennes, un déjeuner intime au prince Colonna, syndic de Rome, à son adjoint et à l'adjoint au maire de Florence, M. Philipson.

M. Dauly, chef du cabinet du président du Conseil municipal, assistait également au déjeuner.

Des toasts en l'honneur de la France et de l'Italie ont été échangés.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la direction de *Gil Blas* a offert, hier, dans les salons du restaurant Riche, un punch aux journalistes italiens qui étaient venus assister aux fêtes données à Paris en l'honneur du roi et de la reine d'Italie. M. Périvier, l'un des directeurs de *Gil Blas*, a porté un toast au roi et à la reine d'Italie. M. Cortina, rédacteur de la *Stampa*, de Turin, a porté, en italien, un toast à l'esprit français, à la littérature française et à la gloire de la France. M. Norsa, rédacteur au *Secolo*, de Milan, a porté, en français, un toast au président de la République. M. Caponi, correspondant de la *Tribuna*, a exprimé la joie qu'éprouvait la colonie italienne de Paris en assistant à l'explosion de sympathie qui a accueilli les souverains italiens. M. Silvain, de la Comédie-Française, a récité des vers du poète Ernest Jaubert. Mme Séverine a porté un toast à la mémoire de Garibaldi. MM. Jean Carrère et Giambaldi, le statuaire italien bien connu, ont ajouté quelques mots.

De nombreux journalistes italiens et français assistaient à cette fête. Ils ont tous applaudi à l'heureuse initiative de *Gil Blas*.

MANIFESTATIONS EN ITALIE

A Turin et à Pérouse, des banquets ont eu lieu pour fêter les cordiales relations que la visite des souverains italiens ont établies entre la France et l'Italie.

A Gênes, où se tient en ce moment un congrès de sociétés de coopération, M. Maffi, ancien député, a rappelé qu'il y a sept ans, un Français, M. Fougeron, avait parlé au congrès de Milan en faveur de la fraternité franco-italienne. M. Maffi a proposé ensuite l'envoi d'une dépêche à M. Charles Gide, à Paris, pour saluer les sociétés françaises de coopération à cette heure heureuse qui a été préparée par la volonté de deux peuples frères par l'origine et par le génie, et unis dans la lutte pour la liberté. Cette proposition a été adoptée par acclamation.

LA PRESSE ITALIENNE

Le *Giornale d'Italia* fait précéder le compte rendu de la manifestation de samedi soir devant l'ambassade de France à Rome de ces paroles :

> Ce fut une démonstration sincère, spontanée et imposante par l'énorme concours de population. Les vivats enthousiastes à la France qui sortaient à chaque instant des poitrines de cette multitude révélaient les sentiments profonds de sympathie nourris dans le peuple de Rome pour la noble sœur latine.
>
> Le splendide et affectueux accueil qu'ont reçu nos souverains de la population française a comblé de joie tous les Italiens et, hier soir, Rome a manifesté sa vive reconnaissance envers ses généreux frères d'au-delà des Alpes.

Le *Popolo Romano* relève encore une fois l'accueil vraiment enthousiaste fait par la France aux souverains :

> Le fait que tous les partis, même extrêmes, se soient trouvés unis dans une fête de si loyale et cordiale sympathie pour l'Italie a dépassé toutes les prévisions.
>
> Il s'agit d'une réconciliation vraiment affectueuse, indiquant la liquidation complète d'une possibilité de discordes ou de contrastes d'intérêts entre les deux pays pour l'avenir. La politique franco-italienne est désormais tracée de façon si nette qu'elle rend impossible toute déviation quelconque. L'Italie ne peut être que reconnaissante à la France pour l'accueil fait aux souverains, et se réserve d'exprimer ses sentiments quand Rome aura l'honneur d'offrir l'hospitalité au président de la République française et à Mme Loubet.

LA PRESSE RUSSE

Le *Novoïé Vrémia* estime que les toasts solennels échangés au dîner du palais de l'Elysée entre le roi Victor-Emmanuel et le président Loubet, et les événements des dernières années par lesquels a été amené le rapprochement de la France avec l'Italie, en dépit de la participation de cette dernière à la Triple Alliance, sont de sérieuses garanties de la possibilité de solides relations pacifiques et amicales entre ces deux pays.

> La Russie ne peut, dit-il, en sa qualité d'amie commune des nations française et italienne, que se réjouir de cette nouvelle manifestation et de ce nouvel affermissement de leurs rapports amicaux; elle ne peut que sympathiser à leur présente fraternisation, que leur envoyer de sincères souhaits de paix, de concorde et de prospérité.

Les *Novosti* voient dans l'entrevue du roi d'Italie et du président de la République française une nouvelle garantie du maintien de la paix européenne, et c'est pourquoi, dit ce journal, elle sera saluée partout avec un sentiment de vive satisfaction.

LE VOYAGE EN ANGLETERRE

Après quelques jours de repos, le roi et la reine d'Italie se mettront de nouveau en route pour rendre au roi Edouard VII la visite faite il y a cinq mois à Rome. Ils quitteront l'Italie le 15 novembre, retraverseront la France et s'embarqueront à Cherbourg à bord du yacht anglais le *Victoria-and-Albert*. Le yacht sera escorté par plusieurs navires de guerre britanniques. Le roi Victor-Emmanuel et la reine Hélène débarqueront à Portsmouth le 16 novembre. Ils y seront reçus par le prince de Galles et ils se rendront directement par train royal au château de Windsor.

Les souverains italiens passeront quelques heures seulement à Londres; ce sera probablement le jeudi 19 novembre, lorsqu'ils assisteront au déjeuner qui leur sera offert au Guildhall.

Le séjour des souverains italiens durera quatre jours, lesquels seront passés, à l'exception de la courte apparition à Londres, au château de Windsor.

LA MUSIQUE

A l'Opéra-Comique; première représentation de la *Tosca*, opéra en trois actes, d'après le drame de M. Victorien Sardou. Livret de MM. Illica et Giacosa; paroles françaises de M. Paul Ferrier; musique de M. Puccini.

La *Tosca* n'a pas la grossièreté accablante de *Paillasse*. Elle n'a pas non plus la vivacité assez plaisante de la *Vie de bohème*. M. Puccini y paraît moins vulgaire que M. Leoncavallo, mais moins agréable que M. Puccini. Il est vrai que la faute en est pour beaucoup à son sujet. Mais c'est lui qui l'a choisi; tout compte fait, la faute n'est qu'à lui-même.

Ce sujet, vous le connaissez sans doute; vous avez vu le drame d'où l'on a tiré l'opéra; ou vous en avez entendu parler. Les arrangeurs italiens n'ont guère fait que le resserrer, en retrancher quelques épisodes, péripéties ou combinaisons : il en reste assez. L'action se passe à Rome en 1800. Un jeune peintre, Mario Cavaradossi, peint une fresque dans l'église de Saint-André. Un homme survient, hagard et déguenillé. C'est Angelotti, prisonnier évadé du château Saint-Ange, naguère consul de la république, aujourd'hui condamné à mort. Sa sœur, la marquise Attavanti, lui a ménagé un asile provisoire au fond de la chapelle familiale dont elle possède la clef. Tandis qu'il y est caché, Floria Tosca, cantatrice illustre, vient visiter Mario dont elle est la maîtresse, et lui fait une scène de jalousie, parce que la Madeleine de la fresque est blonde, quand elle-même est brune comme la nuit. Mario calme la jalouse, qui s'en va. Angelotti sort de sa retraite ; Mario, républicain comme le consul proscrit, lui offre un asile plus sûr dans sa villa de la campagne romaine. Un coup de canon, qui annonce que l'évasion du prisonnier est connue, interrompt l'entretien. Angelotti fuit vers le refuge promis ; Mario va l'y rejoindre. A peine ont-ils disparu, qu'arrive Scarpia, terrible chef de la police romaine. Enquête, interrogatoires, par où le policier découvre qu'Angelotti a passé par là, et que Mario joua quelque rôle dans l'affaire. Sur ces entrefaites la Tosca revient. Scarpia lui apprend que la Madeleine blonde de la fresque n'est autre que la belle marquise Attavanti. La jalousie de la Tosca se réveille. Justement, Mario l'a prévenue qu'il passerait la nuit dans sa villa. Plus de doute : il est avec la marquise. Elle y court. Scarpia l'a fait suivre par ses hommes : c'est la piste du fugitif qu'elle trahit sans le savoir... J'ai omis bon nombre d'épisodes, d'accessoires ou de personnages : un sacristain comique, un panier de victuailles, un éventail, une ronde d'enfants de chœur, un *Te Deum*, et la fausse nouvelle d'une défaite de Bonaparte à Marengo

Deuxième acte. Chez Scarpia. Les limiers de la police reviennent. Ils n'ont pas trouvé Angelotti dans la villa. Mais ils ramènent Mario. Scarpia l'interroge : il ne sait rien. La Tosca non plus ne veut rien dire. Alors Scarpia fait mettre Mario à la torture dans la chambre voisine; il compte que la Tosca parlera pour abréger le supplice de son amant. C'est la scène fameuse pour laquelle tout le drame a été fait. Aux ordres de Scarpia répond la voix de Mario, encourageant Floria à garder le silence. Mais l'atroce épreuve se prolonge; l'angoisse et le désespoir sont les plus forts; la Tosca laisse échapper le mot qui livre Angelotti. Le supplice s'arrête. Mario reparaît, livide et sanglant. A peine sa maîtresse a-t-elle le temps de le serrer dans ses bras. Les sbires l'emmènent; on lui a fait grâce de la torture, mais non de la mort. La Tosca reste seule avec Scarpia, qui est épris d'elle, et lui propose, si elle veut se donner à lui, de sauver Mario. Elle refuse avec horreur. « Alors Mario va mourir ». Elle supplie, elle pleure. Il reste impitoyable. La Tosca consent enfin. Et il est convenu qu'on fera pour Mario un semblant d'exécution, qu'on le fusillera avec des armes chargées à poudre. Mais ce n'est pas tout. La Tosca veut quitter Rome avec son amant. Elle réclame un sauf-conduit. Tandis que Scarpia le signe, elle prend un couteau sur la table. Et quand le policier amoureux veut saisir sa proie, elle le poignarde. Puis elle s'essuie les mains à la nappe, place un crucifix sur la poitrine du mort, un flambeau à sa droite, un flambeau à sa gauche, entrebâille la porte et se glisse au dehors... J'ai pareillement omis divers détails : le souper de Scarpia, une soirée au palais Farnèse, et la nouvelle véridique de la victoire de Bonaparte à Marengo, qui donne à Mario l'occasion de chanter un air de bravoure. — 3e acte. La terrasse du château Saint-Ange, avant l'aube. On amène Mario, dont c'est la dernière heure. Il écrit à la Tosca la lettre des suprêmes adieux. Mais la voici elle-même qui accourt. Elle conte à Mario la mort de Scarpia, lui parle du simulacre d'exécution, lui dit ce qu'il doit faire : à la fausse fusillade tomber et rester immobile, comme mort, jusqu'à ce que les soldats se soient éloignés. On place Mario contre le mur. On tire. Il tombe, comme il était convenu. Les soldats s'en vont. La Tosca appelle Mario : « Maintenant, tu peux te relever. » Il ne se relève pas. Il est bien mort. Scarpia avait menti : les fusils étaient chargés. Elle se lamente sur le corps de son amant; et quand les policiers, qui viennent de découvrir l'assassinat de Scarpia, viennent s'emparer d'elle, elle se précipite du haut du château Saint-Ange... Rideau.

Que la pensée ait pu venir à un musicien de mettre en musique un ouvrage de cette nature, c'est un événement qui confond. Il n'y a rien là qui puisse convenir à la musique; mieux, tout y répugne, la repousse et l'exclut. Cet enchevêtrement de ressorts mélodramatiques, cette accumulation de faits atroces et brutaux, cette exhibition, cet étalage, cette représentation matérielle de la souffrance physique qui est la raison d'être de la pièce, sont exactement les sortes de choses où la musique a le moins à faire. La *Tosca* ne contient ni sentiments, ni passions, ni âmes, ni caractères, rien en un mot de ce qui constitue l'essence du lyrisme musical. Le caractère des personnages est réduit à néant; ils n'en ont que tout juste ce qu'il faut pour motiver les scènes épouvantables qui font tout l'intérêt du drame. Mario est peintre et républicain. Floria est cantatrice et amoureuse : c'est tout ce que l'on sait d'eux; cela tient en deux mots; et l'on n'a pas le temps d'en dire un troisième, ni d'en savoir plus long sur leur compte : le formidable engrenage du mélodrame est là qui les attend, les saisit, les happe, les broie, et ne les restitue qu'à l'état de bouillie sanglante, vers minuit. Avoir des caractères si sommaires, c'est n'en pas avoir du tout; c'est ne point exister; c'est ne pas être des hommes, mais des prétextes à situations, des personnages irréels, abstraits, sans âme et sans vie. Sans passion ni sentiment non plus; ou du moins les faits sont si pressés, si pressants, si encombrants et si despotiques, qu'ils ne laissent ni aux passions ni aux sentiments la place de se manifester; quelques cris, quelques gestes, c'est tout ce qu'ils permettent; et le théâtre ainsi conçu se réduit à une sorte de guignol frénétique, avec beaucoup de ficelles.

Lorsqu'il s'agit de théâtre ordinaire, de théâtre parlé, il n'y a encore que demi-mal. L'adresse de l'extraordinaire montreur de marionnettes qui combine les ficelles et qui les fait mouvoir est si grande, le jeu de ces ficelles est si compliqué et si facile en même temps, qu'on peut prendre à ce seul spectacle un plaisir suffisant, et se passer de sentiments, de passions, de caractères et d'humanité. Mais lorsqu'on entreprend de transporter cette variété d'exercices dramatiques dans le théâtre musical, le succès est beaucoup moins heureux, pour des raisons diverses. D'abord, dans le théâtre ordinaire, on aperçoit aisément les ficelles; on suit leur jeu sans peine; la parole désigne et explique. Dans le théâtre musical au contraire, le chant empêche de bien entendre la parole; le son de la musique distrait du spectacle des ficelles; en sorte qu'on les perd de vue, et qu'on ne comprend plus guère leur mouvement; comme l'intérêt était à peu près borné à l'exactitude et la précision de la machinerie, il n'en subsiste qu'une part extrêmement petite. Puis la musique ne peut, elle, se passer jamais de passions et de sentiments. Son royaume est la vie intime des âmes. Où il n'y a pas d'âme, ni de vie profonde, elle n'est pas seulement impuissante et inutile, elle est parasite et dangereuse. Elle révèle le vide des caractères et des personnages, elle affaiblit, elle détruit l'émotion de surface qu'engendrent les combinaisons artificielles de faits. Une pièce telle que la *Tosca* est de celles qui s'accordent le moins avec elle et qui ont le plus à souffrir de ce désaccord. L'incapacité de créer des êtres humains et vivants y devient le plus grave des défauts ; et la dextérité n'y peut être d'aucun secours. La nature des personnages en est contraire à la nature même de la scène lyrique; ils y paraissent déplacés, inanimés mécaniques, et l'on ne peut les y prendre au sérieux. Lorsque Scarpia, au premier acte, survient dans l'église de Saint-André et que l'orchestre accompagne son entrée de sombres accords (c'est d'ailleurs un des meilleurs passages de la partition), il y a une disproportion si frappante entre la grandeur de cette voix formidable et l'inanité de ce fantoche, que l'effet est presque bouffon. Lorsqu'au deuxième acte Mario, brisé et chancelant, reparaît après la torture et que la Tosca le reçoit dans ses bras, l'émotion est presque nulle. Elle était pénible à force de violence au temps où l'on parlait; elle s'évanouit aujourd'hui que l'on chante. La musique, la musique sincère accuse et dénonce tout ce qu'il y a là de superficiel, de factice et de forcé : elle interdit de croire à la chambre de torture, à l'amante retrouvant son amant après des supplices pires que la mort; on songe plutôt au salon d'attente d'un dentiste, et à une mère éplorée revoyant son fils après quelque extraction douloureuse : « Tu as eu bien mal, mon enfant ? » C'est ainsi que la musique se venge d'être méconnue. Et nulle part elle n'est méconnue avec autant d'insolence et d'opiniâtreté que dans la moderne école de l'Italie. Si l'on réfléchit que les musiciens qui forment cette école s'intitulent « véristes », ce qui signifie sans doute qu'ils prétendent vouer un culte spécial à la vérité, et qu'ensuite ils choisissent pour mettre en musique précisément ce qu'il y a dans notre littérature de plus artificiel et de plus faux : les *Tosca*, les *Zaza*, les *Fédora*, les *Vie de bohème*, on conviendra qu'ils ont une façon d'entendre la vérité qui leur est propre. Et si l'on pense que l'objet de la musique est non point l'agitation extérieure, mais la vie intérieure de l'âme, on conviendra qu'il est impossible d'errer plus aveuglément qu'ils ne font : mauvaise voie pour l'art.

La partition de M. Puccini est divisée naturellement en deux parts : les scènes d'action et les hors-d'œuvre. Les scènes d'action ne se prêtaient point du tout à la musique : elles en contiennent donc aussi peu que possible, et c'est encore trop. Si discret et si sommaire qu'ait voulu être le compositeur, il n'a pu l'être assez; avec quelque zèle qu'il se soit interdit tout développement proprement musical, il n'a pu empêcher que ses récitatifs chantés ne soient moins rapides que la parole toute nue, que les coups d'orchestre ne retardent les coups de théâtre, et qu'enfin l'action, qui était si rapide dans le drame original, ne paraisse longue et traînante dans l'opéra; pourtant il n'était guère moyen de mieux faire. Ayant mis si peu de musique dans la pièce, il a bien fallu en mettre à côté. C'est à quoi servent les hors d'œuvre dont les librettistes italiens ont semé le canevas de M. Sardou. Il en est de toutes sortes : romance d'amour de Mario, duo d'amour de Mario et de la Tosca, rondé d'enfants de chœur, *Te Deum* et grand ensemble religieux, lamentations de la Tosca, air de bravoure de Mario, lettre d'adieux de Mario, autre duo d'amour de Mario et de la Tosca; j'en passe. La mélodie s'y épanche éperdument; c'est la revanche du musicien sur le dramaturge ; à moins que l'effet produit par le contraste soudain de ces scènes dépouillées de toute musique et de ces mélodies exubérantes n'ait tout justement été concerté entre le dramaturge et le musicien. Il est permis de ne pas goûter beaucoup le procédé. Les qualités superficielles, mais agréables, d'animation et de mouvement qu'on trouvait dans la *Vie de bohème* sont absentes de la *Tosca*; et la *Tosca* n'a guère que les défauts de la *Vie de bohème*. Leur auteur à toutes deux est sans doute le plus raffiné des compositeurs de la jeune Italie. Il n'a ni l'étonnante pauvreté de M. Mascagni, ni la vulgarité sans merci de M. Leoncavallo. Il n'ignore pas l'harmonie, ni l'instrumentation ; il se plaît par moments à la recherche des accords ingénieux, ou des timbres piquants. Il a de la vivacité, de la gaieté, de l'esprit, parfois un joli sentiment de tendresse ou de mélancolie. Mais il a aussi une déplorable banalité dans l'invention mélodique, banalité si grande, qu'il est le plus souvent impossible d'apercevoir un signe par où ses mélodies se distinguent de celles d'autrui, où même par quoi elles se distinguent entre elles. Mais il se sert de certaines formules, de certains dessins de chant ou d'accompagnement, avec une fréquence telle que lui seul assurément n'en est point fatigué. Mais sa facilité a trop de complaisance pour elle-même, et il ne dédaigne pas d'écrire des chants ou des récits qui n'ont guère plus d'accent particulier que ceux que chacun est capable d'improviser en se promenant où en laissant errer ses doigts sur le piano ; et une bonne part de sa musique n'est qu'improvisation : ou sinon, c'est dommage. Mais auprès de quelques raffinements harmoniques, il a des marches d'accords terriblement rebattues, et aussi des hardiesses naïves à l'excès, par exemple sa prédilection candide pour les quintes. Mais, s'il imagine çà et là de jolies combinaisons de timbres, il ne recule point devant les pires trivialités ; il a comme la plupart de ses compatriotes, la manie de faire accompagner la voix à l'unisson par les violons et les violoncelles; et il ne peut écrire une page sans harpe : et la sonorité de son orchestre est trop souvent molle et fade dans les passages de douceur, trop souvent tapageuse et brutale dans les passages de force. Mais il ne craint pas assez les réminiscences, et l'on peut trop aisément tirer de ses œuvres un catalogue thématique des œuvres de ses confrères... Tout cela est commun à la *Vie de bohème* et à la *Tosca*. Mais le bon est moins bon dans la seconde, et le mauvais est pire. Les réminiscences deviennent de plus en plus fréquentes : réminiscences de Bizet, réminiscences de M. Massenet, réminiscences de M. Mascagni, réminiscences des *Maîtres Chanteurs* : on n'a pas la mémoire plus éclectique. Le musicien, contraint par un sujet mélodramatique, force à tout moment son talent et son naturel modérés : tantôt il a recours à de grands éclats de voix et de cuivres qui sonnent creux, et tantôt, pour des situations tragiques, il se contente d'accompagnements légers, de rythmes dansants et d'idées de romance, qui n'expriment point du tout ce qu'ils devraient exprimer; tantôt encore, poussé par la nécessité de parler fort, il atteint, comme dans l'air de bravoure de Mario du deuxième acte surtout, comme dans les *Adieux* du troisième acte, à la trivialité de M. Leoncavallo : ces *Adieux* ne sont point indignes de la trop fameuse lamentation des *Paillasses*. L'orchestre est plus bruyant et plus vide que dans la *Vie de bohème;* l'harmonie moins recherchée; les formules plus souvent répétées encore; la plupart des récits de la *Tosca* sont construits sur un même dessin, et leur insignifiance n'a d'égale que leur monotonie. Les pages agréables, et un peu musicales, deviennent plus rares : à peine pourrait-on citer l'entrée de Scarpia, le finale à gros effet du premier acte, la pantomime funéraire de la Tosca du second acte, et quelques mesures du commencement du troisième. Le reste est le néant, ou presque, et la banalité même : s'il fallait définir d'un mot la partition de la *Tosca*, ce serait assez de celui-là. Son nom est banalité.

L'interprétation de la *Tosca* est bonne. Mlle Friché, qui vient de Bruxelles et fait aujourd'hui ses débuts à Paris, tient le personnage de la cantatrice. Elle a une fort belle voix, de la chaleur dans le chant et dans le jeu. Pour juger de son art et de son style, il faudra l'entendre dans une autre musique et d'autres œuvres. M. Beyle chante avec un accent et une habileté remarquables le rôle du peintre Mario; et M. Dufranne, à qui d'autres rôles conviennent mieux que celui d'un Italien cauteleux et féroce, prête beaucoup d'ampleur aux phrases de Scarpia. M. Messager dirige l'orchestre avec sa précision et sa sûreté ordinaires. Quant aux décors de M. Jusseaume et à la mise en scène de M. Carré, ils ont trop accoutumé d'être parfaits pour ne point l'avoir été une fois de plus.

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France